

KONG, UNE VILLE DU NORD DE LA CÔTE D'IVOIRE : LES CONDITIONS DE SON URBANISATION AUX XVIII^e ET XIX^e SIECLES

Diakaridja OUATTARA

Département d'Histoire
Université Félix Houphouët Boigny d'Abidjan
E-mail: ouattdiakaridja@gmail.com

Résumé

De nombreux auteurs font de la ville une création coloniale en Afrique en général et en Côte d'Ivoire en particulier. Contrairement à cette idée généralement admise, le nord de la Côte d'Ivoire actuelle comptait des villes dont Kong entre les XVIII^e et XIX^e siècles. Des témoignages d'auteurs arabes nous ont fourni de précieuses informations sur les villes soudanaises au moyen âge. Leur confrontation avec les récits de voyageurs et d'explorateurs européens qui ont visité le nord de la Côte d'Ivoire au XIX^e siècle, permet d'affirmer que Kong était une ville et qu'elle était identique à des centres urbains que l'Afrique noire comptait avant la présence coloniale.

L'objectif de cette réflexion est de montrer que le fait urbain est antérieur en Côte d'Ivoire à la colonisation et que Kong était une ville aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Mots clés : Côte d'Ivoire, partie septentrionale, Kong, caractères soudanais et musulmans.

Abstract

In general, many authors make of the city a colonial creation in Africa and in Côte d'Ivoire in particular. Unlike a general lyadmitted idea, the present northern part of Côte d'Ivoire counted some cities like Kong between the 18 th and 19 Th centuries. Some testimonies of arab authors provided us with precious information about the Sudanese cities in the middle Age.

Their confrontation with narrated facts from travelers and Europe an explorer who visited the north of Côte d'Ivoire in the 19 th century permits to assert that Kong was a city and was indical to some urban centers that black Africa counted before the colonial presence.

The objective of this reflection is to show that the urban fact is anterior to colonization in Côte d'Ivoire and that Kong was a city in the 18 th and 19 th centuries.

Key-words: Côte d'Ivoire, the northern part, Kong, The sudanese and muslim characteristics.

Introduction

Dans leurs définitions de la ville, de nombreux auteurs privilégient les critères démographique et économique. À partir de ces critères, ils ont conclu que la ville est une création coloniale en Afrique. Contrairement à cette idée généralement admise, l'Afrique a connu une brillante civilisation urbaine avant l'époque coloniale. En Côte d'Ivoire, le commerce à longue distance animé par les musulmans, s'accompagna de l'apparition de villes dans sa partie septentrionale aux XVIIIe et XIXe siècles¹. Lors de sa mission d'exploration qui le mena de la boucle du Niger au golfe de Guinée au XIXe siècle, Louis Gustave Binger arriva dans la localité de Kong. Elle était totalement différente des villages qu'il avait visités jusque-là. Il l'a décrite en ces termes :

« de grands centres apparaissent, des villes de plusieurs milliers d'habitants(...), et Kong donnent l'impression d'un plus grand bien-être de cette population. On sent de suite qu'on a affaire à des gens plus avides de luxe, plus âpres au gain, plus laborieuse, en un mot, à des gens plus civilisés (...) » (Binger 1892b : 186).

Kong présentait les mêmes caractères qui ont valu à des agglomérations d'Afrique noire avant la colonisation et surtout du Soudan d'être qualifiées de « villes ». Elle était un important carrefour commercial et un centre de production artisanale, un grand foyer culturel et religieux, une capitale politique, elle disposait d'une population importante et hétérogène et présentait une organisation originale de son espace. Les XVIIIe et XIXe siècles sont donc importants dans l'histoire urbaine de la Côte d'Ivoire actuelle car une civilisation urbaine s'était constituée à Kong.

Quels sont les caractères qui faisaient de Kong une ville en Côte d'Ivoire aux XVIIIe et XIXe siècles ?

Pour conduire notre réflexion dont l'objectif est de montrer que l'urbanisation est antérieure à la colonisation en Côte d'Ivoire et que Kong était une ville aux XVIIIe et XIXe siècles, nous avons opté pour un plan à deux parties. La première portera sur les facteurs d'émergence de Kong comme ville. La deuxième sera consacrée aux caractères et à l'organisation de l'espace de la ville de Kong.

1. Les facteurs d'émergence de Kong comme ville

Les facteurs d'émergence de Kong comme ville sont liés à ses fonctions commerciale, culturelle, religieuse et politique.

¹ Les autres localités qu'on pouvait qualifier de villes en Côte d'Ivoire aux XVIIIe et XIXe siècles étaient Bouna, Odiénné et Bondoukou.

1.1. L'activité commerciale

L'importance de l'activité commerciale était l'un des critères de définition des villes de l'Afrique noire au XIXe siècle.

Henry Barth (1865 : 99-103) reconnaît l'importance commerciale de Tombouctou au XIXe siècle. Il affirme que 400 caravanes d'environ 350 chameaux chacune y arrivaient annuellement. De nombreux explorateurs et voyageurs visitèrent la ville de Kong au XIXe siècle et attestèrent de son importance commerciale. En février 1828, René Caillié rencontra à Tengréla un commerçant de sel originaire du « pays de Kong ». Ce dernier lui affirma que dans son « pays », la ville de Kong était une grande place commerciale et qu'il s'y tenait tous les jours, un grand marché (Caillié 1979b : 143-145). En 1892, Louis Gustave Binger arriva dans la ville de Kong dans le cadre de sa mission d'exploration. Il reconnut que la ville était un important centre commercial (Binger 1892b : 361). Marcel Monnier (1894 : 203) qui l'accompagnait, trouva en Kong, la cité la plus importante de la boucle du Niger et le principal centre commercial du Soudan. Au cours de son séjour à Kong en 1894, le capitaine Marchand (1894 : 26) constata également qu'il s'y tenait l'un des plus grands marchés de l'Afrique occidentale. Plusieurs produits se vendaient sur les marchés de la ville. Le *woro* (la kola) était l'un des principaux produits d'échange (Binger 1892a : 309-312). En plus du *woro*, on y vendait des articles de fabrication européenne¹, des denrées variées comme les condiments, le coton, l'indigo, des fruits, du bois, des produits agricoles², du sel gemme d'origine saharienne (mines de Taoudéni). On y commercialisait également de l'or provenant du Lobi (les bassins de Kampti et de Galguli), des mines de Sipolo et de Gorowi. L'or y était abondant mais ne donnait pas lieu à de véritables échanges à longue distance ; les populations ne tenaient pas à s'en défaire. Seule la poudre d'or faisait l'objet d'échange à une petite échelle (Binger 1892a : 316).

Dans le cadre de leurs activités commerciales, plusieurs *woro-sira* (voies commerciales) conduisaient les populations de la ville de Kong dans toutes les grandes villes de la boucle du Niger (Binger 1892a : 315-316). À l'ouest, un *woro-sira* les mettait en contact avec Diénné où ils se ravitaillaient en sel, couvertures, burnous de laine, esclaves contre des *woro*, or, piments rouges, tissus confectionnés à Kong et

¹ Les tissus, les couvertures, les fusils, les bonnets, les perles, les aiguilles et d'autres produits tels que la vaisselle en cuivre, des saladiers en faïence, du calicot écru, des foulards.

² Le mil, le riz, le maïs, le tabac et le coton.

qui suivant les dessins étaient appelés *babouroumosi*, *dadjiou kébéguisé*. À partir de cette voie, ils entraient en contact avec Tombouctou, San, Bamako, Bougouni, Ségou où ils vendaient des *woro* et des tissus fabriqués dans la ville de Kong et ses environs. Au nord, un autre *woro-sira* les mettait en contact avec le pays mossi et Bobo-Dioulasso où ils vendaient des pagnes rouges, de la vaisselle en cuivre, des voiles, des *woro*, des fusils, de la poudre d'or et en revenaient avec de la ferronnerie (marmites en fer, dabas, bêches, haches..), des chevaux, des esclaves, du beurre de karité. Ce *woro-sira* était l'un des plus importants. Sur cette voie, Louis Gustave Binger a estimé la somme des importations à 1 200 000 francs vers Kong. À l'est, un *woro-sira* leur permettait d'avoir accès à la ville de Bouna où ils se ravitaillaient en or, en ivoire et en belles laines du Macina. De Bouna, ils continuaient à Salaga, Daboya, Yendi et Kitampo où ils vendaient des tissus et des *woro* en échange de fusils, de fils de coton rouge. Au sud-est, ils pouvaient se rendre à Bondoukou pour se ravitailler en or, en *woro*, en fusils, en fils de coton rouge en échange de tissus fabriqués à Kong, d'esclaves. Au sud, un *woro-sira* les conduisait dans l'Anno où ils vendaient des tissus, du beurre de karité, des esclaves, de la ferronnerie achetée dans le pays mossi et en revenaient avec du *woro*, de l'or, des fusils. Ce même *woro-sira* leur permettait d'avoir accès à la côte où ils se ravitaillaient en articles européens, en sel marin fabriqué à Grand-Bassam et à Assinie. Mais ces échanges commerciaux n'ont pu se réaliser à cette époque que grâce à des moyens de paiement adéquat.

Lors de son séjour dans la ville de Kong au XIXe siècle, Louis Gustave Binger (1892a : 308) a remarqué que les cauris (*kolonkissè*) servaient de moyen de paiement. Mais ils ne servaient que pour les transactions de la vie courante¹. Il a également constaté que des tissus en bandes bleues et blanches de divers dessins (*logué*) et une couverture en coton bleu et blanc (*siriféba*) exclusivement fabriqués dans la ville étaient si précieux par leur qualité, qu'ils avaient conquis tout le Soudan et permettaient de s'offrir du *woro* ou des marchandises en provenance d'Europe dans les villes de Bondoukou et de Salaga. En définitive, des échanges commerciaux très intenses existaient entre la ville de Kong et la boucle du Niger au XIXe siècle. Elle était également un centre de production artisanale.

¹ Ils étaient utilisés pour se procurer des *woro*, des piments, de l'indigo, du coton en vrac, des ignames, des fusils.

1.2. Un centre de production artisanale

Plusieurs activités artisanales étaient pratiquées dans des villes que comptait l'Afrique noire avant la colonisation.

Dienné se présentait par exemple au X^{IV}e siècle, comme la ville où l'on rencontrait les meilleurs tisserands du Soudan et dont Al-Omari fit l'éloge (Cuoq 1984 : 270). Louis Gustave Binger (1892a : 297-328) a constaté que le tissage était très développé dans la ville de Kong. « Partout où il y a un petit espace on s'en est emparé pour y construire des cages de tisserands. Dans chaque quartier, au moins un ou deux hommes se consacraient au tissage (Binger 1892b : 303). La qualité des pagnes tissés à Kong, n'a pas laissé indifférent l'explorateur français:

« (...) le tissu rouge et blanc fabriqué à Kong et cousu par les femmes de 12, 13,14 et 15 bandes (...), un vêtement de luxe pour les femmes de Kong, l'est aussi à Djenné et surtout à Tombouctou où il se nomme *el-harottaf*. Suivant les dessins, ce tissu porte le nom de *babouroumossi*, *kébéguisé*, *ponguisé* et *dadji*» (Binger 1892a : 315-316).

Les pagnes tissés à Kong, servaient à la confection d'habits des hommes et des femmes à la fin du X^{IX}e siècle. Ils servaient de couvertures, de draps et une partie était destinée à la vente soit sur place soit dans les villes de la boucle du Niger. Par exemple, le tissu appelé *babouroumosi*, *kébéguisé*, *ponguisé* ou *dadji*, avait conquis le Soudan par sa qualité et était vendu partout dans les villes de Tombouctou, Dienné, Salaga. Il était vendu sur les marchés de la ville de Kong à 8 000 ou à 15 000 *kolonkissè* contre 25 000 et 30 000 *kolonkissè* à Dienné et à Tombouctou (Binger 1892a : 316). L'activité de tissage était très développée dans la ville de Kong au X^{IX}e siècle et avait donné naissance à des quartiers habités par des Haoussa, spécialistes de la teinturerie à l'indigo. La présence de quartiers haoussa était la preuve de l'importance de l'activité de tissage dans la ville de Kong au X^{IX}e siècle. Elle était également une capitale politique, un foyer religieux et culturel.

1.3. Une capitale politique et un foyer religieux et culturel

Lors de son passage dans la ville de Kong en 1888, Louis Gustave Binger constata qu'elle était une capitale politique, un haut lieu culturel et religieux.

Le *madugu* (palais) du souverain du royaume et les lieux où il tenait ses audiences étaient situés dans la ville. De même ses nombreux collaborateurs tels que le *dyula-masa* (le conseiller juridique) le *dyéli-ba* (le griot du souverain), les gouverneurs

militaires, les émirs, les chefs religieux, les représentants des peuples suzerains ou alliés, les notables avaient leurs résidences dans la ville. La visibilité de la présence de l'autorité centrale et de celle de ses collaborateurs dans l'espace urbain, montre que la ville de Kong était un haut lieu de la vie politique du royaume de Kong.

Des auteurs arabes ont décrit la splendeur des villes du Soudan connues pour être des centres intellectuels et religieux au moyen âge. La ville de Tombouctou était par exemple, un haut lieu religieux et culturel au Soudan (Sadi 1981 : 29). Kong était également un centre religieux et culturel actif au XIXe siècle. Au début du XIXe siècle, elle était un passage d'où partaient des caravanes de musulmans pour le pèlerinage à la Mecque (Caillié 1979b : 146). Louis Gustave Binger constata qu'elle était au XIXe siècle, un centre intellectuel et islamique dynamique où était enseigné le *dugumakalan*¹. Al Abbas Sitafa Saganogo le « ministre de l'instruction publique », était chargé du bon fonctionnement des écoles coraniques. La ville comptait une vingtaine dont la plus prestigieuse était celle qu'Al Abbas Sitafa Saganogo fit construire en 1765 et qui portait son nom. Au XIXe siècle, avec sa réputation de centre islamique, Kong recevait de nombreux *karamogodéwun* (élèves des écoles coraniques) qui venaient de tous les horizons² pour non seulement y parfaire leurs connaissances islamiques mais également faire figurer les noms des prestigieux maîtres de Kong sur leur *isnad*³. Les cinq mosquées⁴ disséminées dans les quartiers de la ville et les *buru*⁵ attestaient également de sa vitalité religieuse. Kong était donc un haut lieu des études islamiques, un des plus grands centres culturels et religieux du Soudan au XIXe siècle. Une communauté de *karamogho* et de *karamoghodéwun* y vivait dans le but de transmettre ou d'acquérir les connaissances religieuses. Plusieurs facteurs ont contribué à l'émergence de la ville de Kong. Elle était un centre commercial et de

¹ Le *dugumakalan* désigne l'enseignement islamique traditionnel qui se fait avec des *karamogodéwun* assis à même le sol, contrairement aux *médersa-s* dont les élèves utilisent des tables-bancs. Cet enseignement comportait trois niveaux : le niveau élémentaire (*duguma*), moyen (*sando*) et supérieur (*loniba*).

² Ce sont Satama-Sokoro, Bouna, Bondoukou, Samatiguila, Koro, Boron, des grandes villes du Soudan telles que Diénné, Tombouctou.

³ C'est un document qui était délivré en fin de cycle et qui comportait les noms des maîtres qui avaient contribué à la formation des *karamogodéwun*. Un *Isnad délivré* dans la ville de Kong conférait plus de considération et de respect.

⁴ La plus ancienne et la plus grande, le *missiriba*, se trouvait près de la place du *lôgôba*. Il appartenait à toute la ville et était réservé à la prière du vendredi.

⁵ Les *buru* servaient de mosquée et de lieu de réunions aux musulmans lettrés dans les autres quartiers comme Marrabaso et Kokosou.

production artisanale, un haut foyer culturel et religieux, une capitale politique. Elle se démarquait des villages par des caractères spécifiques et une organisation de son espace urbain identiques à des centres urbains de l'Afrique noire au XIXe siècle.

2. Les caractères et l'organisation de l'espace de la ville de Kong

Les témoignages des européens et des explorateurs européens qui ont visité la ville de Kong au XIXe siècle, nous donnent une idée de ses caractères et de l'organisation de son espace.

2.1. Les caractères de la ville de Kong

L'importance de la population et son cosmopolitisme étaient des critères de définition de certaines villes de l'Afrique noire au XIXe siècle.

Les populations des villes soudanaises étaient nombreuses et venaient d'horizons divers. Par exemple, lors de son passage dans la ville de Diénné au XIXe siècle, René Caillié (1979b : 145) a estimé sa population entre 10 000 et 15 000 habitants. Celle de Tombouctou avoisinait 17 000 habitants à la même époque (Vallat 1901 : 122). Ce caractère s'observait également dans la ville de Kong dont on pouvait estimer la population au XIXe siècle à 10 000 (Monnier 1894 : 172) ou à 15 000 habitants (Binger 1892a : 162). Ces évaluations permettent d'attester que Kong faisait partie des agglomérations de la région dont la population était la plus importante à cette époque-là. En effet, des voyageurs et explorateurs européens ont visité le nord de la Côte d'Ivoire au XIXe siècle, mais n'ont jamais avancé des chiffres pareils. René Caillié qui est passé dans le village de Samatiguila en 1828 a évalué sa population entre 500 et 1000 habitants. Louis Gustave Binger a également avancé des chiffres semblables pour les populations des villages-étapes par lesquels il est passé au XIXe siècle. Outre son importance, la population de la ville de Kong était composite au XIXe siècle comme dans les centres urbains du Soudan.

Les populations des villes du Soudan musulman étaient hétérogènes au XIXe siècle (Barth 1865 : 40). La ville de Tombouctou était par exemple, le symbole de ce cosmopolitisme si caractéristique de la civilisation urbaine au XIXe siècle¹. Cette hétérogénéité du peuplement s'observait également dans la ville de Kong au XIXe siècle. En plus des Dao, des Touré, des Ouattara, des Cissé, des

¹ À côté des Arabo-berbères, marchands et lettrés, vivaient les représentants de nombreuses ethnies soudanaises comme les Soninké, les Wangara, les Mossi, les Peul, les Bozo, les Haoussa.

Konaté, des Sanogo, des Coulibaly, vivaient des Traoré venus du Songhaï, des Coulibaly de Diénné et de Ségou dont la présence y était attestée dès le XVe siècle. Des Baro de Boron et de Diénné et des Sanogo de Bégho y étaient également présents respectivement au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle. Ce melting-pot que l'on observait à Kong au XIXe siècle, était également caractéristique de certaines villes du nord de la Côte d'Ivoire dont Bondoukou et Bouna à la même époque. L'organisation de l'espace de la ville de Kong était identique à celle de certaines villes de l'Afrique noire au XIXe siècle.

2.2. Une organisation originale de l'espace urbain

L'organisation originale de l'espace de la ville de Kong était identique à celle des centres urbains du Soudan musulman. Elle se percevait au niveau de l'irrégularité de son plan et de son extension, du style architectural de ses maisons, de la constitution de ses quartiers selon des critères précis et de leur disposition autour d'un noyau central formé du *misiriba* (mosquée principale) et du *lôgôba* (marché principal).

Les villes soudanaises par exemple, n'étaient pas bâties selon un plan régulier et étaient grandes. Lors de son passage à Tombouctou et à Diénné en 1828, René Caillié (Caillié 1979b : 154) constata que ces deux villes n'offraient au premier aspect qu'un amas de maisons construites en terre sans un plan régulier avec des ruelles tortueuses. Les voyageurs et explorateurs européens qui visitèrent la ville de Kong au XIXe siècle, constatèrent également qu'elle était construite selon un plan irrégulier. Elle « (...) n'offrait au premier aspect qu'un amas de maisons construites en terre, sans un plan régulier » (Binger 1892a : 297). La ville de Kong n'était que des entassements de maisons séparées par des ruelles plus ou moins étroites. Avec une population estimée entre 10 000 et 15 000 habitants, la ville de Kong s'était considérablement agrandie. Elle s'étalait sur un kilomètre du nord au sud et sur trois kilomètres environ d'ouest en est, devenant ainsi la plus grande ville de la Côte d'Ivoire actuelle et même du Soudan à cette époque (Monnier 1894 : 204).

Au XIXe siècle, des maisons de certaines villes de l'Afrique noire étaient construites selon un style original. Les centres urbains soudanais comprenaient par exemple des maisons à terrasses. Henry Barth (1965 : 32-99) découvrit ce modèle de maisons à Tombouctou en 1854. Il consistait en plusieurs maisons à terrasses reliées entre elles par des passerelles. Ce style architectural soudanais s'était répandu dans le nord de la Côte d'Ivoire aux XVIIIe et XIXe siècles. Dans la ville de Kong par exemple, le palais de Sékou Ouattara

construit au XVIII^e siècle par le maçon Al-BaruBasharu qui se serait inspiré de l'architecture de Diénné, comportait plusieurs maisons à deux étages avec de nombreuses terrasses reliées entre elles par des passerelles. Ce style architectural tranchait nettement avec celui des cases rondes ou rectangulaires des villages. Ces maisons à terrasses étaient mieux construites et témoignaient d'un souci de solidité et de durée. Elles semblaient avoir été taillées dans un énorme bloc en pierres et « défient à merveille les pluies diluviennes et les venteuses tornades et avec quelque entretien, qui consiste uniquement en recrépissage, elles durent des siècles » (Dubois 1897 : 170). Bien que les maisons à terrasses soient les plus nombreuses, cela ne signifie pas que les cases rondes à toit de chaume conique ont totalement disparu de l'espace urbain du nord de Kong au XIX^e siècle¹. La construction des maisons de la ville de Kong selon le modèle soudanais et musulman, s'accompagnait de la constitution des quartiers selon les critères ethnique, social et professionnel et de leur disposition autour d'un noyau central.

La ville de Kong comptait plusieurs quartiers constitués selon le *dyamu* (nom patronymique) dominant (Binger 1892b : 294). Daoura abritait les Dao, Kourila ou les Touré, Kérou ou Kérérou et les Ouattara. La constitution des quartiers se faisait également selon les critères social et professionnel. Lors de son passage dans la ville de Kong au XIX^e siècle, Louis Gustave Binger constata que les commerçants musulmans occupaient les sept quartiers situés autour du *lôgôbâ*, tandis que les populations de conditions modestes habitaient les faubourgs dans les environs de Kokosou². La ville comptait également un quartier habité par des Haoussa, les spécialistes de la teinture à l'indigo qui portait le nom de Marrabaso. Une autre des caractéristiques de l'organisation de l'espace de la ville de Kong au XIX^e siècle, était la disposition des différents quartiers autour du noyau central de la ville formé par le *lôgôba* et le *misiriba*.

Le croquis à vue de la ville de Kong réalisé en 1890 par Louis Gustave Binger (1892b: 294) montre que les commerçants musulmans occupaient les sept quartiers situés dans le voisinage immédiat du noyau central, tandis qu'à la périphérie, habitaient des populations pauvres ou modestes et les esclaves. La position relativement centrale du *lôgôba* et du *missiriba* évitait aux populations de longues distances

¹ Lors de son séjour dans la ville de Kong en 1888 c'est dans une case ronde que Louis Gustave Binger logea.

² La périphérie de la ville de Tombouctou comportait des habitations précaires faites de tentes de fortune et de cases de paille. Ces habitations précaires étaient occupées par des populations de conditions sociales médiocres.

pour se rendre « (...) dans la maison de Dieu afin de l'exalter, de le prier, de le glorifier matin et soir »¹.

En définitive, la ville de Kong était organisée aux XVIII^e et XIX^e siècles selon le modèle de certaines villes que comptait l'Afrique noire au XIX^e siècle. Elle présentait des caractères de centres urbains soudanais comme Diénné, Gao et Tombouctou. Elles se caractérisaient par une population nombreuse et composite, une architecture de maisons de style soudanais et musulman et une organisation originale de son espace.

Conclusion

Au terme de notre étude, nous pouvons affirmer que la ville coloniale n'est pas une exception dans l'histoire urbaine de l'Afrique, car le fait urbain est universel et il présente certaines spécificités selon les lieux et les époques. L'urbanisation est très ancienne en Côte d'Ivoire. Sa partie septentrionale comptait aux XVIII^e et XIX^e siècles des villes dont Kong, une des plus grandes de l'Afrique de l'ouest au XIX^e siècle. Créée par des musulmans à la faveur des échanges à longue distance, Kong présentait des caractères identiques à ceux des villes soudanaises et musulmanes. Elle se démarquait des villages par l'importance de sa population et de sa taille, son dynamisme commercial et sa production artisanale, l'organisation originale de son espace, elle était une capitale politique, un haut foyer culturel et religieux. En 1920, le colonisateur met en place une nouvelle politique d'aménagement du territoire qui consiste à créer un cadre de vie nouveau qui témoigne de sa domination. L'armature urbaine héritée aux XVIII^e et XIX^e siècles, va progressivement disparaître au profit d'une nouvelle forme de structuration de l'espace avec l'émergence des villes coloniales dans les années 1923-1925.

Quels que soient la société, le lieu et l'époque considérés, la ville ne doit-elle pas être perçue partout comme un outil de colonisation?

Sources et bibliographie

Sources

Les sources d'archives

Rapport Marchand au gouverneur de Côte d'Ivoire, 18 Mai 1894, ANRF.SOM, Afrique III (23), 52 p.

¹ Saint Coran, Sourate Annour, 37.

Bibliographie

- Barth H., 1865, *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*, Tome IV, traduction de l'Allemand par PaulIthier, Paris, A. Bohné, p. 364.
- Binger L.G., 1892, *Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et Mossi*, tome I, Paris, Hachette, 513 p.
- Binger L.G., 1892, *Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et Mossi*, tome II, Paris, Hachette, 416 p.
- Boutillier J-L., 1969 ; « La ville de Bouna : de l'époque précoloniale à aujourd'hui » in *Cahiers O.R.S.T.O.M, série Sciences Humaines*, Vol. VI, n°2, pp. 3-20.
- Caillié R., 1799, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenne*, tome 2, Paris, Maspero, 573 p.
- Cuoq J-M., 1984, *Histoire de l'islamisation de l'Afrique de l'Ouest : des origines à la fin du XVIIe siècle*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 343 p.
- Dubois F., 1897, *Tombouctou la mystérieuse*, Paris, Editions du Figaro, 420p
- Georges P., 1952, *La ville. Le fait urbain à travers le monde*, Paris, P.U.F, 399 p.
- Igué J-O., 2008, *Les villes précoloniales d'Afrique noire*, Paris, Karthala, 228p.
- Marty P., 1922, *Etudes sur l'Islam en Côte d'Ivoire*, Paris, Editions Ernest Leroux, 489 p.
- Kipré P., 1985, *Villes de Côte d'Ivoire : 1893-1940*, I, Abidjan-Dakar-Lomé, Les Nouvelles Editions Africaines, 238p.
- Ouattara D., 2012, *Islam et villes en Côte d'Ivoire (1888-1960)*, Thèse pour le Doctorat Nouveau régime, Abidjan, Université Félix Houphouët Boigny-Cocody, 452 p.
- Person Y., 1968, *Samori, une révolution dyula*, Tome I, IFAN-Dakar, 600 p.
- Terray E., 1995, *Une histoire du royaume du Gyaman : des origines à la conquête coloniale*, Paris, Karthala, 1051 p.
- Sadi E., 1981, *Tarikh Es Sudan*, Paris, Adrien Maisonneuve, 489 p.
- Vallat G., 1901, *A la conquête du continent noir, missions militaires et civiles de 1892 à 1900 inclusivement, d'après les documents officiels*, Paris, A. Taffin-Lefort, 378p.
- VidrovitchCoquery-C., 1993 b, *Histoire des villes d'Afrique Noire. Des origines à la colonisation*, Paris, Albin Michel, 412 p.

